

Dilatation infinie de la révulsion des yeux.

On dirait qu'on te pousse vers la porte. On dirait que tu es en train de mourir.

Même en train de mourir tu penses. Même en train de mourir tu entends⁴. »

Kim Hyesoon, souffrant d'une névralgie trigémينية, perdit conscience dans une station de métro à Séoul en 2015 et éprouva la sensation d'une séparation du corps et de l'âme. Dès lors, elle commença à écrire des poèmes sur la mort, en essayant de se confronter à sa propre mort, chose impossible d'après Freud : « C'est que notre propre mort ne nous est pas représentable et aussi souvent que nous tentons de nous la représenter nous pouvons remarquer qu'en réalité nous continuons à être là en tant que spectateur. [...] : personne, au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité⁵. »

En réalité, la souffrance chez Kim Hyesoon n'est pas quelque chose de personnel. Dans « ÇA VA, JE SUIS UN COCHON⁶ », son poème en prose écrit après l'épidémie de fièvre aphteuse qui se propagea en Corée du Sud en 2011, la poétesse parle des souffrances collectives à travers le corps des cochons. Pour commencer, elle raconte son séjour dans un temple bouddhiste où elle est allée pour participer à des

4. « Sur le chemin au travail. Le premier jour », p.13

5. Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915) dans *Essais de psychanalyse*, traduction de l'allemand sous la responsabilité d'André Bourguignon, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1995, p. 26.

6. Inclus dans *Dentifricristesse crémemiroir*, traduit du coréen par Koo Moduk et Claude Murcia, Circé, 2016, p. 90-113.

cérémonies organisées pour consoler les âmes des animaux abattus par les hommes. La mort des cochons, celle des innocents, lui rappelle la violence qu'elle a connue dans une Corée dictatoriale. D'une façon comparable, Kim Hyesoon, dans *Autobiographie de la mort*, évoque des traumatismes collectifs. Dans un poème comme « Autopsie. Le vingt-quatrième jour », le nom *Gwangju* apparaît, non pas dans le poème, mais en bas de page – Gwangju est une grande ville du sud-ouest où un très grand nombre de gens manifestant contre le régime dictatorial ont été massacrés le 18 mai 1980. Par ailleurs, l'un des événements les plus douloureux pour les Coréens d'aujourd'hui est le naufrage du *Sewol* qui a opéré une vraie rupture dans l'Histoire du pays. Le 16 avril 2014, un navire qui transportait presque cinq cents personnes dont la plupart étaient des lycéens en voyage scolaire a sombré. On a regardé cette tragédie diffusée à la télévision. La poétesse ne prononce pas le nom du bateau dans ses poèmes. Selon elle, « les noms qu'on appelle dans un poème s'effacent⁷ ». En revanche, elle fait apparaître la mer :

« Tu pars vers une île au beau milieu de la nuit.
Tu prends un bateau avec une petite valise.
Il est minuit et tu t'ennuies. Tu n'as pas sommeil.
Tu montes sur le pont du bateau. Miroir noir du ciel et de
la mer immenses. Qui ondulent.
Tu penses à des poissons endormis sous le miroir noir.
Tu penses à l'immense miroir enveloppant tout sans laisser
d'ombre.
Tu te demandes ce qui arriverait si dès demain les jours se

7. Dans un entretien avec Cho Jaeryong, paru dans la revue littéraire *Munhakdongne* (Séoul), été 2016, n° 87.

succédaient sans soleil.

Resterions-nous sous ce miroir noir pendant vingt-quatre heures, quelqu'un écrirait-il
notre histoire à l'eau noire.

Pourquoi y a-t-il tant d'encre pour écrire. [...] »⁸

Kim Hyesoon avoue qu'après le 16 avril 2014, elle ne peut plus utiliser des mots comme « enfant » ou « mer » par métaphore et qu'elle se sent coupable en tant qu'adulte et que survivante. « Dans mon pays où il y a tant de morts innocents, je n'ai que la voix d'un être déjà mort pour écrire des poèmes »⁹, confie-t-elle.

Les questions sont toujours les mêmes : comment continuer à vivre après avoir vécu l'invivable ? Et comment supporter la honte de ne pas être mort ? Le narrateur dans « ÇA VA, JE SUIS UN COCHON » dit : « Ce que je ne supporte pas, ce n'est pas la douleur mais la honte ¹⁰ ! » Kim Hyesoon précise encore : « Quand j'ai tellement honte d'être moi-même et que je ne peux plus m'appeler moi-même, la poésie fait venir la mort. Pendant que j'écrivais ces poèmes, je me suis rendu compte que ma mort se réveillait en moi¹¹ . » La mort prend donc sa place et s'adresse la parole, mais à la deuxième personne du singulier :

« Ton cœur meurt comme un caillou dans la rivière.

Ton cœur meurt comme du sable dans la rivière.

Ta respiration cesse comme la lune du dernier jour
du mois.

8. « Je veux aller dans l'île. Le vingtième jour », p. 45

9. Dans la version coréenne du présent recueil de poèmes.

10. « ÇA VA, JE SUIS UN COCHON », dans *Dentifricetristesse crémémir*, *op. cit.*, p. 91.

11. Dans l'entretien avec Cho Jaeryong, *op. cit.*

Derrière toi les jours que tu n'as pas pu vivre ondulent
en pleurs tumultueux¹². »

« Venue d'un corps chaud, tu as froid
Venue d'un corps sombre, la lumière t'éblouit
Ayant perdu ton ombre, tu es solitaire ¹³»

« Écoute écoute la voix de la montagne enneigée du nord
La bougie dans ton corps s'est éteinte

Pars !
Au moment où te pique la première goutte d'une
perfusion séparatrice
se dégage le ciel fait de tes sensations et recouvrant ton
corps
Le tendon d'Achille du ciel est sectionné ¹⁴»

Qui est le « tu » ? La poétesse ? Le lecteur ? Ou bien la mort se parle-t-elle elle-même comme si elle était devant un miroir ? La mort de qui ? La mort est-elle personnelle ou impersonnelle ? Cette utilisation de la deuxième personne du singulier brouille les frontières des pronoms personnels sujets. En un sens, le « tu » est un sujet en mouvement. Pour savoir qui est le « tu », il faut connaître le « je » car le premier dépend du second. Si la mort parle, sa voix peut-elle être celle de la première personne ? Cette voix est-elle personnelle au sens de ce qui s'attache à la personne ? Est-elle alors humaine ?

Il me semble que les réflexions poétiques de la mort expriment une volonté de vie. Dans la poésie de Kim Hyesoon, il y a toujours une force paradoxale. *Autobiographie de la*

mort fait entendre une voix qui erre entre deux mondes qui ne sont peut-être pas séparés d'une manière aussi nette qu'on le croit. La question de la survie n'a pas de rapport avec l'immortalité mais avec la vitalité. La vie est encore quelque part, il faut la préserver. La poésie est un lieu pour le faire.

Koo Moduk

12. « Une jupe en pierre. Le treizième jour », p. 35.

13. « Sourire de l'hiver. Le dix-neuvième jour », p. 44.

14. « Séoul, le livre des morts. Le vingt-deuxième jour », p. 48.